

YALTA

AUTOPSIE
D'UNE VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour:

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527440

Dépôt légal : mars 2026

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
CHAPITRE 1 : ORIGINE	5
CHAPITRE 2 : SEUL	7
CHAPITRE 3 : SÉPARÉS	9
CHAPITRE 4 : CRAINDRE	13
CHAPITRE 5 : LOIN	17
CHAPITRE 6 : ATTENDRE	20
CHAPITRE 7 : ERRANCE	24
CHAPITRE 8 : ELLE	28
CHAPITRE 9 : JALOUSIE	32
CHAPITRE 10 : AILLEURS	36
CHAPITRE 11 : DIFFÉRENT	39
CHAPITRE 12 : ROUTINE	46
CHAPITRE 13 : RUPTURE	50
CHAPITRE 14 : RESTÉ	55
CHAPITRE 15 : RETOUR	59
CHAPITRE 16 : NAÏVETÉ	62
CHAPITRE 17 : BLESSURE	77
CHAPITRE 18 : DOUBTES	83
CHAPITRE 19 : RENOUVEAU	90
CHAPITRE 20 : INTUITION	101
CHAPITRE 21 : ÉVEIL	106
CHAPITRE 22 : STOP VISION TERNE VISION CLAIRE	111
CHAPITRE 23 : ADIEU	104
PROLOGUE - Là où la lumière ne vient pas	119

INTRODUCTION

Sans même que je sois né, ma conception fut un champ de bataille.

Avant que mon premier soufite ne prenne forme, il y eut plusieurs tentatives, chacune brisée par un corps qui luttait contre lui-même. Les médecins parlaient de problèmes d'ovaires, de fragilité, de risques et chaque échec ajoutait une nouvelle fissure dans l'espoir de me voir un jour naître. Peu à peu, l'hésitation s'installa. On cessa d'y croire. On finit même

par abandonner l'idée de ma venue au monde... et, sans le vouloir, on m'abandonna indirectement moi, l'enfant qui n'existait pas encore mais qui portait déjà son propre poids d'absence.

Huit années ont passé dans cette obscurité, huit longues années où ma place dans ce monde semblait impossible. Et pourtant, malgré tout, me voilà.
Il est temps de vous raconter mon histoire.

CHAPITRE 1 : ORIGINE

Il est 23 h 46.

Je viens de lâcher mon premier soufite.

Autour de moi, on pleure de joie. Après tant d'années à espérer sans oser y croire, me voilà en Tn. Je suis leur miracle, leur victoire sur le doute.

Reste à me nommer.

Jessy?

James?

Ils hésitent encore, comme si ce choix pouvait tracer les contours de mon destin. Quelques minutes tottent, légères, suspendues au-dessus de mon berceau. Puis le verdict tombe : James.

Ainsi se perpétue la tradition familiale de mon père : une lignée anglaise où le premier Tls porte ce prénom transmis de génération en génération, comme un Tl invisible qui relie les hommes entre eux. Je n'ai pas une heure que l'on dépose déjà sur mes épaules une histoire plus ancienne que moi.

Du côté de ma mère, les racines plongent en Italie : chaleur, voix chantantes, mains expressives. Deux mondes se rencontrent en moi l'Angleterre et l'Italie, la retenue et le feu, la tradition et la passion.

Mes parents, eux, se sont rencontrés à un bal de Tn d'année du moins, c'est ce qu'on m'a toujours dit. Une danse, une main attrapée, un regard, et depuis ce soir-là, ils ne se sont plus quittés.

Jusqu'au jour où tout va commencer à se Tssurer.

Mais ça, je ne le savais pas encore.

Je grandis doucement, sans vraiment comprendre le monde qui m'entoure.

Je voyais peu mes parents. Ils travaillaient beaucoup, trop peut-être, comme s'ils avaient peur qu'à s'arrêter, tout s'écroule. Comment leur en vouloir ? On ne peut pas reprocher à quelqu'un ses propres fantômes.

Pourtant, leur absence dessinait déjà des zones vides dans mon enfance.

Je passais mes journées avec Nounou, douce mais réservée, ou avec Gégé, dont le sourire réchauffait les heures silencieuses. Ce sont eux qui m'ont appris les gestes simples, qui ont accompagné mes premières découvertes, qui ont rempli ces moments où un enfant cherche une main, un regard, une présence.

Quand je repense à cette période, je me souviens surtout du silence. Celui de la maison, quand mes parents partaient avant le lever du soleil.

Celui des soirées où je les attendais sans comprendre que je les attendais.

Ce silence que les adultes posent autour d'un enfant pour masquer la fatigue, les soucis, la course contre le quotidien.

Mon père m'aimait, j'en suis sûr.

Ma mère aussi, à sa manière, une manière que je ne savais pas encore déchiffrer.

Mais à cet âge-là, on confond l'amour avec la présence.

Et la présence, justement, me manquait.

CHAPITRE 2 : SEUL

J'ai trois ans.

Trois ans, et déjà l'impression d'être posé à côté de la vie, comme un jouet oublié sur un banc.

L'école est en bas de l'immeuble, mais elle me semble loin, incroyablement loin. Les murs sont peints de couleurs qui prétendent rassurer; des animaux souriants me souhaitent la bienvenue, sans vraiment y croire. Derrière ces décorations se cache une froideur que je sens avant même de pouvoir la nommer. Même la lumière paraît hésiter avant d'entrer dans cette cour, comme si elle craignait de déranger quelque chose.

Les autres enfants courent, hurlent, jouent. Ils semblent savoir instinctivement comment occuper l'espace, comment exister. Ils comprennent les règles de leurs jeux sans même avoir besoin de parler. Moi, je reste en retrait, Tché, silencieux. Comme si quelqu'un avait distribué un mode d'emploi que je n'ai jamais reçu.

Papa et maman ne sont pas là.

Ils ne sont jamais là heureusement que papy et mamie sont là eux. On me répète qu'ils travaillent, qu'ils n'ont pas le choix, qu'ils font tout ça pour moi. Je suis trop petit pour comprendre les phrases, mais assez grand pour sentir que le « pour moi » sonne creux. Un mensonge poli, que personne n'essaie vraiment d'expliquer.

Alors, je regarde vers les grilles.

Et je la vois.

C'est mamie.

Elle vient me voir chaque jour. À chaque récréation, comme un rituel silencieux pour réparer ce qui s'abîme. Elle ne m'appelle pas, ne fait pas de grands signes. Elle reste debout, un peu courbée, son sac contre elle, les yeux accrochés aux miens. Dans ce regard, il y a des choses que je ne sais pas encore nommer : la peur que je me perde, le manque dont elle ne parle jamais, la force qu'elle essaie d'afficher, et cette petite peine, discrète mais tenace, qui traverse ses yeux comme une ombre.

Quand elle est là, quelque chose en moi se détend.

Mais ça ne dure pas.

Parce que sa présence dit aussi une vérité simple : si elle vient, c'est qu'eux ne viendront pas.

Le soir, elle me récupère. Ses bras sont chauds, enveloppants, mais son soufite est court, comme si elle portait son sac, ma peine, et tout ce que mes parents n'ont pas le temps de porter. Elle me parle, m'invente des histoires pour remplir le trajet, mais parfois sa voix tremble. Un mot accroche, se brise, et elle fait semblant de rien.

Grâce à elle, j'apprends l'école : ses bruits, ses coups, ses couloirs trop immenses pour mes petites jambes.

Mais j'apprends surtout le vide.

Le vide des promesses qu'on ne tient pas.

Le vide des autres enfants qui courent vers quelqu'un, alors que moi je scrute un horizon où personne n'apparaît.

Le vide du chemin de retour où mamie marche à mes côtés, un silence lourd entre nous, un silence, qui dit tout ce qu'on ne me dit pas.

À trois ans, je n'avais pas encore le mot solitude. Mais je la reconnaissais.

Elle avait le goût des matins où mes parents partaient avant que je ne me réveille.

Le goût des soirs où ils rentraient trop tard pour se souvenir qu'ils avaient un enfant.

Le goût de l'attente qui finit par devenir une habitude.

Mamie est mon refuge.

Pas parce qu'elle l'avait choisi : parce qu'elle n'avait pas d'autre option.

Elle seule essayait de recoller les morceaux d'un amour que d'autres oublièrent de donner.

Et même sans comprendre, quelque chose en moi se durcissait déjà, froid et intexible : l'amour n'a pas la même forme pour tout le monde. Parfois, il ne vient pas de ceux qui auraient dû être les premiers à le donner.

CHAPITRE 3 : SÉPARÉS

Les mois passent, doucement d'abord, puis un peu plus vite, comme si le temps avait décidé d'accélérer sans me demander mon avis. J'ai cinq ans maintenant, un âge où l'on croit encore que les adultes savent tout, où la réalité semble simple, évidente, sûre. J'entre « chez les grands ». Rien que ce mot, les grands, sonne comme une médaille qu'on aurait épinglée sur mon cœur.

À l'école, on commence à apprendre à lire. Les lettres remplissent les pages comme des soldats alignés : elles se suivent, se repoussent, s'assemblent et parfois s'éparpillent. Je les observe, et elles bougent sous mes yeux. Elles glissent, s'emmêlent, s'effacent. Je les poursuis du regard, mais elles m'échappent toujours. Autour de moi, les autres enfants tracent des sons, forment des mots, avancent sans même s'en rendre compte. Moi, je rame. Je lutte contre des lignes qui tremblent et des syllabes qui refusent de se laisser apprivoiser.

Chaque effort me vide un peu plus. Je sens une boule dans mon ventre, un mélange de peur, de honte, et d'un sentiment plus sourd, plus secret : la sensation d'être différent sans savoir pourquoi.

Le soir, je rentre à la maison, épuisé. Mes pas traînent, mes mains sont lourdes, et dans mon cœur, j'attends quelque chose. Je m'attends à entendre sa voix dès l'entrée, à sentir son parfum léger tóter dans le couloir, à voir son sourire apparaître au coin du salon. Mais... maman n'est pas là.

Papa m'accueille. Il a un drôle d'air, comme si son visage avait oublié comment se détendre. Son sourire semble bricolé à la hâte, trop fragile, trop doux pour être vrai.

— Elle reviendra bientôt, dit-il.

Je le crois, parce qu'à cinq ans, on croit encore que les adultes ne mentent pas. Pourtant quelque chose, dans son ton, me serre la poitrine.

La soirée se déroule dans une atmosphère étrange, comme si quelqu'un avait diminué le volume du monde. On mange ensemble, mais la table semble plus grande. Il m'aide à me laver, mais ses gestes sont mécaniques, distraits. Je vais au lit, et tout paraît un peu çou, comme si l'absence de maman déformait la réalité.

Le lendemain, j'ouvre les yeux avec l'espoir enfantin d'un retour soudain... mais maman n'est toujours pas là. Elle n'est pas rentrée pendant la nuit. Son absence commence à prendre forme, à devenir une présence en soi. Elle remplit la maison. Elle s'assoit à table à sa place.

Les jours s'écoulaient ainsi, un par un, lentement. Elle ne revient pas.

Je pose des questions, d'abord timidement, puis avec plus d'insistance.

— Elle est où, maman ?

Papa répond, mais sans jamais vraiment répondre. Il contourne, il apaise, puis il change de sujet. Dans ses yeux, je devine des choses qui me dépassent : une colère tenue en laisse, une tristesse qui s'effloche, une fatigue qui creuse son visage.

Moi, je ne veux rien comprendre. Je veux juste maman.

Puis arrive un dimanche soir. Rien ne semble différent. Je suis assis devant la télévision, plongé dans les couleurs trop vives d'un dessin animé, quand papa dit soudain :

— On a une surprise pour toi !

Un sourire éclaire son visage, un vrai cette fois, presque Ter. Je ne comprends pas, mais je sens une agitation dans l'air, comme si quelque chose se préparait. On met nos manteaux, on descend, et je m'installe à l'arrière de la voiture.

On roule longtemps. Les rues deviennent étrangères, les lumières aussi. Je colle mon front à la vitre froide, le paysage défile sans que je puisse l'attraper. Finalement, la voiture s'arrête devant un petit immeuble inconnu. Je sens mon cœur battre plus vite, pas de joie, mais d'incertitude. Papa prend ma main.

— Tu vas être content, dit-il.